



E. BRETON. DEL.

Chapelle du Christ de la lumière, à Tolède.

LA LÉGENDE

DU CHRIST DE LA LUMIÈRE

Sous Athalvide, le treizième des rois goths, s'élevait dans Tolède un ermitage dédié à Notre-Seigneur Jésus-Christ; cet ermitage renfermait un crucifix miraculeux qui attirait une foule innombrable de pèlerins. Les aveugles, en se prosternant devant l'image sacrée, recouvraient instantanément la vue, les sourds l'ouïe, tous les malades la santé.

Or, un jour, il advint que les juifs, qui étaient très-

8^{me} Année.

nombreux dans la vieille capitale espagnole, se réunirent chez leur rabbin et prirent la résolution de faire subir au crucifix vénéré le même traitement que leurs pères avaient infligé à l'Homme-Dieu. Ils se rendirent le soir même à l'ermitage, et forcèrent la porte du sanctuaire. Aux pieds du crucifix brûlait une lampe. Les sacrilèges y allumèrent leurs torches et commencèrent alentour une ronde infernale, d'où sortaient d'instant en instant d'horribles imprécations et de sanglants outrages. Puis on se rua sur le crucifix. Les uns crachaient à la face du doux Sauveur; les autres le souffletaient; il y en eut un qui, avec son poignard, transperça dans toute sa longueur le flanc sacré. O

prodige ! le sang coule avec abondance et effraye les nouveaux déicides qui s'enfuient épouvantés et vont cacher la sainte image dans une étable. Mais le sang coulait toujours ; de l'ermitage à l'étable se forma un sillon sanglant qui guida les fidèles dans leurs recherches. Les coupables furent découverts et punis du dernier supplice ; quant au crucifix, il fut reporté en grande pompe à l'ermitage, et, comme le sang ne cessa pas de couler de la blessure faite par les juifs, le concours des pèlerins devint encore plus considérable.

Ce miracle n'apaisa pas la haine judaïque. A quelque temps de là, plusieurs forcenés s'introduisirent de nouveau dans le sanctuaire, et versèrent sur les pieds du Christ, que les pèlerins baisaient chaque jour avec ferveur, un poison des plus subtils et des plus violents. Mais Dieu déjoua la combinaison odieuse de leur scélératesse. La première personne qui vint s'agenouiller devant le Christ fut une femme. Par un prodige plus grand encore que le premier, au moment où ses lèvres allaient se poser sur le pied droit du crucifix, le pied divin se retira, et depuis ce temps-là il est resté décloué...

Quand vint l'invasion musulmane, de fervents chrétiens enfouirent la sainte image, et, avant de sceller la pierre qui devait la cacher aux yeux des infidèles, ils allumèrent devant elle une lampe qu'ils avaient garnie d'huile en assez grande quantité pour qu'elle pût brûler pendant une journée tout entière.

Or, six siècles plus tard, Alfonso VI entra dans Tolède qu'il venait d'enlever aux Mores. A la tête des guerriers qui l'accompagnaient, marchait le Cid Campeador, monté sur Babieça, son cheval favori. Lorsque Babieça passa sur le lieu où était enfoui le crucifix, il s'agenouilla. Cet acte surprit le Cid et don Alfonso. Illuminés d'en haut, ils ordonnèrent qu'on pratiquât des fouilles à cet endroit-là même.

Le lendemain on retrouvait la sainte image, devant laquelle la lampe allumée six siècles auparavant brûlait encore.

C'est là que fut construite la chapelle représentée par notre gravure ; en souvenir du grand miracle qui s'y était opéré on l'appela *la Chapelle du Christ de la Lumière*.

C. LAWRENCE.

SALON DE 1866

(Voir pages 523, 534, 546, 561 et 583.)

VI

Sculpture : MM. Carpeaux. — Samson. — Delaplanche. — Demaille. — Henri Chapu. — Carrier-Belleuse. — Cambos. — Capellaro. — Etex. — Mathurin Moreau. — Janson. — Vidal.

— Jacquemart. — Georges Clère. — Kopf. — Charles Cordier. — Isidore Bonheur. — Robinet. — Barré. — Bartholdi. M^{lle} Dubois-Davesnes. — MM. Cugnot. — Millet. — Crauk.

J'avais averti d'avance que je ne répondais pas de n'avoir commis aucune omission pour la sculpture, et je renvoie encore une fois à la mauvaise disposition adoptée pour l'exposition des œuvres des sculpteurs la responsabilité de mon silence. Il faut pousser jusqu'à l'entêtement la résolution d'être équitable, pour découvrir dans le long corridor assigné à la sculpture les morceaux vraiment remarquables.

Je vais en donner une preuve sans réplique. Certainement on a eu l'intention de ménager une place convenable au *Modèle de la décoration de l'un des frontons du nouveau pavillon de Flore aux Tuileries* par M. Carpeaux, dont l'œuvre est une des trois désignées par le suffrage des artistes pour la médaille d'honneur. Eh bien, il est absolument impossible de l'apprécier et même de la voir dans son ensemble, en demeurant dans l'allée où elle est placée. Ce n'est que lorsqu'après avoir parcouru cette allée dans toute sa longueur on est entré dans l'allée parallèle, qu'en regardant par-dessus l'épaule des statues placées devant soi, on aperçoit la partie supérieure du fronton, à peu près comme dans les anciennes villes où les maisons se serraient contre les églises, il fallait, pour se rendre compte des proportions de celles-ci, se mettre à distance. Quand on a ainsi étudié la partie supérieure du fronton, il faut, pour étudier la partie inférieure, passer, comme on peut, par les interstices de la ligne des bustes et des statues et se rapprocher du monument. Encore la perspective, si nécessaire aux travaux de ce genre composés pour être vus à distance, manque-t-elle complètement.

J'insiste sur ces circonstances locales parce qu'elles m'ont peut-être empêché de saisir une partie des beautés qui ont déterminé les suffrages des artistes en faveur de ce morceau. J'aperçois bien la science de la composition et l'art de grouper les figures ; mais, vue dans les conditions où le spectateur est placé dans le palais de l'Industrie, *la France impériale*, représentée par une femme assise sur un aigle et presque complètement nue, produit un effet médiocre. La tête est gracieuse, mais elle manque de grandeur et d'énergie ; je dirai presque, quoiqu'il s'agisse d'une femme, qu'il y a dans sa pose et dans son attitude quelque chose de trop mou et de trop efféminé. J'aurais voulu que l'artiste s'inspirât de cette parole de Chateaubriand : « La France est un soldat, sonnez de la trompette, vous la retrouverez à cheval. » A mon gré, l'auteur n'a pas été plus heureux dans le choix des figures symboliques par lesquelles il a personnifié la Science et l'Agriculture protégées par la France impériale. Représenter la Science sous les traits d'un vieillard mesurant avec un compas une sphère, symbole banal et suranné, dans un temps où l'électricité, la vapeur, la photographie, sont les

grandes découvertes, c'est une sorte d'anachronisme artistique. Pourquoi avoir donné à l'Agriculture qui nourrit tout le monde, la figure hâve et renfrognée d'un homme de mauvaise humeur et de mauvaise santé, et l'avoir étendue par terre avec son bœuf? L'Agriculture est une personne plus vaillante, elle est toujours debout. C'est le *labor improbus omnia vincit*. Je conçois qu'on montre un pasteur étendu à côté de son troupeau; le Tityre antique qui faisait retentir les forêts des louanges de la belle Amaryllys aimait à se reposer sous la toiture verdoyante des hêtres, et le berger moderne, quoique beaucoup moins poétique, dort de longs sommeils pendant que ses chiens gardent les moutons. Mais le laboureur a moins de loisirs, et il y a toujours quelque chose à faire dans les champs. J'avoue que je ne comprends pas non plus très-bien cette espèce de guirlande de petits Génies dont quelques-uns tournent assez incivilement le dos au public, et qui séparent la partie supérieure du fronton de sa partie inférieure. L'idée de l'artiste a été de représenter la *France impériale protégeant la Science et l'Agriculture, et portant la lumière dans le monde*. A la bonne heure! mais je cherche les peuples éclairés dans le groupe de plâtre, et je ne les aperçois nulle part, à moins que l'artiste n'ait voulu les placer dans le groupe d'en bas où une femme soulève, par un mouvement qui n'a rien de majestueux, une espèce de pièce d'étoffe sous laquelle grouille une foule d'enfants qui donnent plutôt l'idée d'une nichée de petits chats que d'une nichée de nations. Encore une fois, placé dans une meilleure perspective, le fronton de M. Carpeaux produirait sans doute un meilleur effet, et les détails plus éloignés du regard se fondraient dans l'ensemble; mais je ne puis dire que ce que j'ai vu et exprimer que le sentiment que j'ai éprouvé.

Ce n'est pas seulement le groupe de M. Carpeaux qui m'avait échappé à première vue; plusieurs œuvres qui ont obtenu des médailles et d'autres envois remarquables n'avaient pas frappé mes regards. Je citerai, parmi les premiers, le *Joueur de tambour de basque* de M. Samson, ouvrage envoyé de Rome, qui est d'une bonne facture. La pose du joyeux garçon qui danse en s'accompagnant de son instrument est bien saisie. Seulement sa bouche fendue presque jusqu'aux oreilles par un rire convulsif exprime quelque chose de plus que la gaieté. M. Delaplanche, prix de Rome en 1864, a également obtenu une médaille pour son *Enfant debout sur une tortue*. L'effort d'équilibre que fait pour se tenir sur son coursier d'un nouveau genre le jeune garçon, nu comme le joueur de tambour de basque, car les sculpteurs n'admettent les vêtements qu'à leur corps défendant, est bien rendu. Armé d'une branche, il s'en sert en guise de fouet, et la tortue allongeant sa petite tête et marchant son pas, sans se presser, n'a pas l'air fort étonné de servir de piédestal à cette statue vivante.

C'est une remarque à faire que, parmi les morceaux de sculpture et les tableaux qui ont le mieux réussi cette année, un grand nombre sont consacrés à reproduire l'enfance. Soit que les grâces naturelles de cet âge exercent leur attrait sur le public comme sur les artistes, soit que les formes arrondies de l'enfance présentent un thème favorable au ciseau du sculpteur comme au pinceau du peintre, toujours est-il que ce sujet si souvent traité et cependant toujours nouveau a fourni d'heureuses inspirations. Le *Petit Savoyard* qui danse tout nu et essaye de faire danser sa marmotte en la lutinant avec une baguette, est de la même famille que l'*Équilibriste*, le *Joueur de triangle*, le *Joueur de tambour de basque* et l'*Enfant debout sur une tortue*, et il a aussi valu une médaille à son auteur, M. Demaille.

L'an passé, M. Henri Chapu avait obtenu une médaille pour un plâtre, la *Mort de la nymphe Clytie*, sujet emprunté aux *Métamorphoses* d'Ovide, et il a cette année exécuté en marbre le même sujet. La nymphe, ne pouvant se consoler de l'abandon du Soleil, expire couchée sur le sol et tient à la main une fleur de tournesol. On reconnaît l'imagination riante de la Grèce, cette mère des songes et mensonges poétiques qui traduisait toutes ses idées en symboles. La statue est belle; mais j'aurais préféré que l'artiste, plus audacieux, commençât la métamorphose comme l'auteur de la *Daphné* des Tuileries. Faute d'être habillée comme femme, Clytie aurait du moins revêtu le brillant costume des fleurs.

Pour en finir avec les médailles, disons qu'on en a accordé encore à trois ouvrages très-différents. L'une a été décernée à l'*Angelica* de M. Carrier-Beleuse; c'est, on s'en souvient, l'Andromède du poème de l'Arioste. Elle est attachée, comme son aïeule mythologique, à un rocher avec une chaîne. C'est une belle et florissante jeune fille dont les proportions un peu épanouies ont été curieusement étudiées par le ciseau de l'artiste. Puisqu'il a plu à l'auteur de la doter d'une chevelure, si opulente que les tresses tombent littéralement jusqu'à ses talons, n'aurait-il pas pu s'en servir pour remédier jusqu'à un certain point à l'absence complète de tout vêtement? Je crois que son groupe y aurait gagné de la grâce et une expression de chasteté dont il est dépourvu. L'autre médaille a été décernée à M. Cambos, auteur de la *Femme adultère*, déjà honoré d'une semblable distinction en 1864. L'artiste a rendu avec une vérité saisissante l'attitude à la fois craintive et humiliée de la pécheresse conduite par les Juifs devant le Christ. La parole d'une miséricordieuse équité et d'une inflexible mansuétude: « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre, » n'est pas encore descendue sur elle. A demi agenouillée, effarée en présence de ces mains armées de pierres qu'on ne voit pas et que l'on devine, elle a honte, mais en même temps elle a peur. Le repentir qui justifie ceux qui s'accusent va germer

dans cette âme torturée par le remords, le repentir meilleur que le remords, parce qu'il aspire à expier.

La troisième des médailles dont nous avons parlé a été décernée à M. Capellaro pour une belle statue de marbre représentant l'Ange de la rédemption et destinée à l'église Saint-Germain l'Auxerrois. L'ange est appuyé sur le bois de la croix dont ses ailes déployées couvrent les bras transversaux. La couronne d'épines, posée sur le point le plus élevé de l'arbre sacré qui porta le salut du genre humain, domine la tête de l'ange. Sur son visage respire une tristesse ineffable, et ses deux mains sont croisées sur sa poitrine. N'est-ce pas celui des anges du ciel qui vint présenter le calice à l'Homme-Dieu dans le Jardin des Oliviers, et le soutenir dans cette défaillance mystérieuse qui précéda le sacrifice de la croix ? On dirait qu'il songe encore à ces souffrances inénarrables, à cette sueur de sang qui coula du front du Sauveur des hommes, aux tortures de la Passion, à toutes les amertumes du calice que le Christ accepta, et que tant de pécheurs rendent inutiles en lui volant, les ingrats qu'ils sont, leurs âmes qu'il a rachetées à un tel prix ! Je me suis arrêté longtemps devant cette statue, qui est au nombre de celles qui font réfléchir et prier.

Parlons maintenant de quelques envois de maîtres connus. M. Etex a exposé un groupe de marbre, *l'Amour maternel*, représenté par une jeune mère qui, gracieusement assise, tient un enfant dans ses bras et réchauffe dans ses mains un des petits pieds de l'innocente créature. Elle regarde son enfant comme savent seules regarder les mères. Elle couve son trésor des yeux, et le gentil chérubin, réchauffé par ce bon regard, tourne son doux et naïf visage vers le visage maternel, comme les fleurs se tournent vers le soleil, et cherche à étendre ses deux petits bras autour du col de celle qui lui a donné la vie et la lui conserve tous les jours. C'est un nouveau chant de l'immortel poème de l'amour maternel avec cette vie à deux si pleine et si charmante, que les mères et les enfants ne rêvent rien au delà, à cette première époque où les mères sont tout pour les enfants qui sont toujours tout pour les mères. Le même artiste a envoyé une *Sainte Madeleine* également en marbre. N'est-ce pas encore plutôt Madeleine pénitente que Madeleine sanctifiée ? La pécheresse est comme accablée sous le poids de sa vie passée ; ses genoux se dérobent sous elle, tant elle est courbée et pour ainsi dire anéantie sous le souvenir de ses égarements.

M. Mathurin Moreau a taillé en marbre la figure de *Studiosa*, qu'il avait l'an passé exposée en plâtre. *Studiosa*, c'est l'étude représentée par une jeune femme qui sort du bain sans doute, car son buste entièrement nu jaillit, comme une de ces colonnes élégantes de la Grèce, de ses vêtements jetés sur ses membres inférieurs. L'expression de la figure est grave et belle. La réflexion habite ce beau front sur lequel les années n'ont encore creusé aucun sillon ; la main gauche de *Studiosa* tient un livre dont sa main droite tourne les pages.

Voici le groupe de *Bacchus enivrant l'Amour*, œuvre de M. Janson, que nous avons admiré l'an passé en plâtre, et que nous admirons, cette année, en marbre. M. Vidal, un aveugle, a envoyé une *Chèvre avec son chevreau* et un *Taureau* en bronze que plus d'un clairvoyant envierait. Hommage au talent malheureux ! La statuaire aurait-elle donc son Augustin Thierry ? M. Jacquemart a exposé en plâtre un groupe qui plaira certainement aux chasseurs. Un valet de chiens, debout et tenant deux braques de la grande espèce, forme une conquête avec sa main rapprochée de son oreille pour écouter au loin le son du cor ou les aboiements de la meute. Les braques n'écoutent pas, ils interrogent à l'aide de leur puissant odorat les effluves de l'air. Le premier des deux braques a quelque chose de vraiment humain dans le regard intelligent que sa belle tête levée jette vers l'horizon lointain.

Le geste que je trouve si naturel dans la statue du valet de chiens, je le trouve déplacé dans la statue de *Jeanne d'Arc entendant les voix*, œuvre de M. Georges Clère. Les voix que Jeanne d'Arc entend ne sont pas des bruits lointains et incertains que lui apporte la brise. Quand on demanda à Jeanne dans un de ses interrogatoires : « Vîtes-vous saint Michel et ses anges corporellement et réellement ? » elle répondit : « Comme je vous vois. » — Et quand le juge interrogateur ajouta : « Qu'éprouvâtes-vous à la vue de saint Michel et de ses anges ? » elle reprit aussitôt : « Quand je les vis s'éloigner, je pleurai et j'aurais bien voulu qu'ils m'enmenassent avec eux. » Elle dit ailleurs qu'elle reconnaissait sainte Catherine et sainte Marguerite et que même elle les distinguait l'une de l'autre. Jeanne d'Arc était une voyante sublime, il ne faut pas en faire une visionnaire.

Un artiste étranger, M. Kopft, né à Stuttgart, a exposé une très-gracieuse statue en marbre qui appartient à S. M. la reine de Wurtemberg ; c'est la *Jeune Fille au serpent*, sujet emprunté à une fable de Grimm. A moitié assise, à moitié agenouillée, la jeune fille fait boire un serpent dans une coquille, et son autre main levée semble recommander à ce dangereux convive la sagesse. Le sentiment qui règne dans toute cette composition est celui d'une pureté naïve et confiante. L'innocence est quelquefois une charmante qui, à force d'ignorer le mal, paralyse la volonté malveillante et rend le méchant capable d'une bonne action.

Je ne saurais oublier une remarquable statue en bronze, émaux et onyx, œuvre de M. Charles Cordier. Elle représente une femme arabe soutenant avec ses deux bras, dont le croisement gracieux forme une guirlande au-dessus de sa tête, une amphore posée sur une de ses épaules. La finesse du travail et la grâce des contours égalent la richesse de la matière. M. Isidore Bonheur, soutenant la gloire de son nom si heureux dans les arts, a exposé un beau type de cheval anglais pur sang, un peu plus grand que nature. Je ne dirai

rien du projet de monument pour M. Billault dans la ville de Nantes, sinon que l'ancien ministre d'État m'a produit l'effet d'un grand amiral commandant la manœuvre.

Restent les bustes et les portraits, parmi lesquels je suis obligé de faire un choix. Voici deux bustes de M. Robinet, représentant deux hommes placés aux pôles opposés. L'un est M. Guizot, non plus l'ardent joûteur de la tribune qui, pendant dix-huit ans, a soutenu le poids des luttes parlementaires. Les années et l'expérience ont fait descendre le calme sur son front où siège toujours la pensée. C'est la même intelligence souveraine et maîtresse, mais l'intelligence rassérénée de l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, et des *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne*. En face de ce buste, le même artiste a placé celui de M. Marie, âme honnête et loyale, mais esprit un peu spéculatif, quoique avocat et orateur éloquent, encore mêlé aux luttes contemporaines. Son front est vaste et intelligent; dans ses yeux respire une ardeur contenue; l'expression de sa bouche dessinée avec une rare élégance présente un caractère de bienveillance. La passion peut animer ce visage, mais la haine ne saurait y trouver place.

Saluons en passant la *Statue de Descartes* par M. Barré. Le philosophe vient de trouver sa fameuse formule : *Cogito, ergo sum*; « Je pense, donc je suis. » Les Midas de notre époque diraient : « J'encaisse, donc j'existe. » Arrêtons-nous un moment devant le buste intelligent de M. de Laboulaye par M. Bartholdi, qui a exposé aussi un Génie funèbre qui, la tête enfoncée dans ses genoux, a quelque chose de vraiment sinistre. Non loin du buste d'un philosophe et d'un publiciste, le hasard a placé celui d'une comédienne, à la physiologie joyeuse et à la beauté épanouie, M^{lle} Marie Roze, par M^{lle} Fanny Dubois-Davesnes. Signalons encore un très-agréable buste de petite fille par M. Cugnot, et un buste colossal de M. Enfantin, le père suprême de la secte saint-simonienne, par M. Millet, l'auteur du groupe de Vercingétorix de l'an passé.

Ce n'est point faute de pouvoir réussir dans les sujets gracieux que M. Millet persiste dans le genre colossal; cette année même, il a exposé la très-jolie statue d'une petite fille laissant glisser à demi sa chemise en serrant tendrement sur son cœur des grappes de raisin dont elle entend bien ne pas se séparer. M^{lle} Hélène B... est une charmante enfant, et on ne saurait rendre avec plus de bonheur que ne l'a fait M. Millet les grâces ingénues et l'aimable confiance de ce premier âge. Mais pourquoi avoir fait de la tête de M. Enfantin celle d'un prophète dont la barbe et les cheveux singent la crinière d'un lion. Le Père Enfantin était redevenu, longtemps avant de mourir, M. Enfantin, et le demi-dieu de 1832, passant en service ordinaire, n'était plus, lorsqu'il mourut, qu'un ingénieur civil. Les gens de son école ont fait leurs affaires, et

ils nous ont fait grâce de la jacquette à la saint-simonienne, comme de la toque d'ordonnance de la maison de la rue Ménilmontant et des bals de la rue Taitbout, ce dont je leur sais gré. Pourquoi donc M. Millet a-t-il revêtu le buste du demi-dieu en disponibilité des attributs de sa paternité abolie et de son sacerdoce oublié? Ce Saturne détrôné, loin de dévorer ses enfants, était bien plus près d'être dévoré par eux, et l'on sait avec quel sans-gêne ses anciens disciples, devenus millionnaires, le traitaient à la fin de sa vie. M. Millet n'a-t-il donc pas compris que ce qui était un costume à une époque éloignée n'est plus aujourd'hui qu'un travestissement?

Pour reposer nos regards, arrêtons-les devant le délicieux buste en marbre dû au ciseau de M. Crauk et qui représente un enfant que je vous nommerai tout à l'heure. Dernièrement je lisais dans une lettre adressée de Londres, en 1835, par Alexis de Tocqueville à M^{me} Ancelot, les lignes suivantes : « J'étais hier au soir dans une société très-nombreuse, et la foule jugea à propos de me pousser près d'une jeune fille dont l'aspect me frappa... Il y avait au fond de ses regards un feu qui se répandait au dehors avec chacune de ses pensées. Cette jeune personne, dont je sus quelques moments après le nom, n'était autre que lady Ada Byron; je n'ai pu m'empêcher de me retourner pour l'examiner de plus près, et j'étais ému malgré moi à la pensée que le plaisir de voir cette jeune fille ainsi parvenue dans toute la force, dans toute la grâce de la jeunesse, avait été refusée à l'homme extraordinaire à qui elle devait la naissance... Ah! ce n'est pas une chose entièrement vaine que la gloire, ce bruit qui vibre encore après que celui qui l'a fait naître n'existe plus... Je cherchais le regard du grand poète dans les yeux de la jeune fille, son sourire sur les lèvres, ses gestes dans les moindres mouvements que suggérait à lady Ada la vivacité de son âge. »

Savez-vous pourquoi le charmant buste d'enfant dû au ciseau de M. Crauk me rappelait cette page mélancolique d'Alexis de Tocqueville? c'est qu'en recourant au livret j'y avais trouvé ce nom : « Portrait de M^{lle} L. E. de Malakoff. » Voilà donc tout ce qui restait de ce formidable homme de guerre qui, par le terrible assaut où périrent tant de milliers d'hommes, termina la sanglante campagne de Crimée : une enfant! C'était sur ce doux et naïf visage qu'à cette heure dernière où le regard près de se fermer pour jamais se fixe, dans ses suprêmes clartés, *novissima in luce*, sur les visages chéris comme un adieu, les yeux de l'illustre capitaine fatigués des images de la guerre s'étaient attachés avec amour. Ces batailleurs et ces victorieux sont presque toujours de tendres pères. Ils dépensent sur les petites têtes adorées les trésors de bonté que Dieu a mis au cœur de l'homme, et qu'ils ont été obligés de refouler en eux-mêmes dans les sanglantes luttes des champs de bataille. Cette petite fleur qui, comme une plante d'arrière-saison,

parfuma le foyer du soldat vieillissant, avait détrôné dans son cœur jusqu'à la gloire. Cette dernière venue était la première de la maison. Si le duc de Malakoff regretta de ne pas vivre quelques années de plus, ce n'était pas pour ajouter une page à sa renommée, c'était pour lire une page de plus dans la vie de cette charmante enfant qui porte, comme elle porterait une couronne de bleuets, ce formidable nom qui a coûté tant de vies, Malakoff !

ALFRED NETTEMENT.

LADY MABEL

(LÉGENDE ANGLAISE.)

(Voir pages 565 et 580.)

IV

La chronique rapporte que lady Mabel, pendant les premiers temps de son union, bénit bien souvent le don du vieux savant arabe. Sir Roger, quoiqu'il n'eût pas le cœur fort tendre ni l'âme fort délicate, était content, après tout, de voir une gracieuse jeune femme trôner dans son castel ; de plus, il se réjouissait fort en songeant aux terres, aux pierreries, aux sacoches d'écus et de doublons qu'elle lui avait apportées. Aussi se mit-il d'abord en peine de lui en témoigner sa reconnaissance à sa façon, tout en vivant lui-même à sa guise.

Dès lors ce ne furent, à Tweston-Manor et aux environs, que festins, chasses, danses et tournois, jeux de lances et jeu de bague ; souvent même, hélas ! jeux de dés. L'hydromel et le vin coulaient à flots, les sangliers rôtis et les chevreuils farcis tout entiers étaient servis chaque jour à de nombreux convives ; le cliquetis des lances et des javelots frappant les lourdes cuirasses se mêlaient, dans les cours du manoir, aux sons du théorbe et de la cithare, aux chansons des jongleurs, aux fanfares des cors et aux aboiements des meutes. Et personne ne pouvait blâmer sir Roger de toutes ces prodigues et bruyantes fantaisies, car il répondait invariablement qu'il agissait ainsi uniquement pour faire fête à la noble épouse qu'il avait amenée en son castel.

Mabel se divertit d'abord de ce mouvement et de ce bruit qui contrastaient avec la vie paisible et un peu isolée qu'elle avait menée chez son père. Mais, au bout d'un certain temps, sa frêle nature, ses goûts studieux et tranquilles reprenant le dessus, elle se trouva lasse de festoyer le jour et de danser la nuit, de passer tout son temps au jeu, aux assemblées, aux festins et aux chasses. Elle en fit l'observation à sir Roger, lui représentant en même temps que leur affection serait encore plus tendre et leur intimité plus douce, s'ils pouvaient se trouver souvent seuls dans le silence de la maison.

Sir Roger lui répondit, d'un ton railleur, qu'un

chevalier puissant et sa noble moitié ne pouvaient pas vivre à deux dans leur nid comme un couple de tourterelles ; que si sa chère lady était lasse, c'est qu'elle était malade, et qu'elle eût à se soigner, mais qu'elle ne pouvait pas exiger de son époux, qui était jeune et qui se portait bien, le renoncement aux occupations, aux délassements, aux plaisirs qui convenaient à son rang et à sa richesse.

Mabel répliqua doucement que, selon elle, on aurait pu se divertir sans tant de monde, de dépense et de bruit, et puis veiller à l'entretien des terres, au bien-être des vassaux, ce qui aurait constitué une occupation à la fois intéressante et utile.

— Ma belle et honorée dame, repartit sir Roger, le travail ne convient point aux nobles. Pour faire ce que vous me dites là, j'ai des intendants et des baillis, mais je ne puis me dispenser de recevoir, en personne, mes égaux et mes amis, et de les traiter, comme il convient, à mes festins et à mes chasses. J'ai vécu comme un vrai chevalier avant mon mariage, et ce n'est pas parce que je vous ai épousée, que je vivrai maintenant comme un hibou.

La conclusion de tout ceci fut que sir Roger tourna les talons, s'en allant à ses plaisirs, et que lady Mabel resta seule.

Mais, quoiqu'elle s'isolât dans son jardin favori ou dans son appartement, se reposant par le travail, l'étude et la prière, les jeux, les festins, le bruit et les fêtes ne cessèrent pas dans le château. Sir Roger expliqua l'absence de sa femme à ses compagnons et visiteurs, en disant qu'elle était souffrante, et, enchanté sous plusieurs rapports d'être débarrassé de cette présence un peu gênante, il se mit à boire à plus grands traits que jamais, à dépenser sans compter et à jouer gros jeu.

Pourtant Mabel ne se trouvait point malheureuse encore, et n'aurait point eu l'idée de toucher à son rouet, car sir Roger, qui avait une certaine affection pour sa femme et qui craignait, du reste, qu'elle ne se plaignît au sire de Lymerton, ne manquait point de s'arracher de temps en temps à ses bruyants amis, quand il avait la tête lourde après un festin, ou les membres lassés au retour de la chasse. Il montait alors prestement à la tourelle où la jeune femme vivait, au milieu de ses suivantes, entourée de son prie-Dieu, de son luth, de ses parchemins et de sa tapisserie. Il la saluait alors courtoisement et s'asseyait à ses pieds ; puis, quoique dans sa conversation il fût question un peu trop souvent de paris au jeu, de menus de festins et de beaux exploits de chasse, il s'y trouvait aussi parfois des mots d'affection, des expressions de sollicitude et de respect, qui réjouissaient le cœur de Mabel et lui donnaient l'envie de vivre.

Deux ou trois années se passèrent ainsi, et alors la jeune dame de Tweston-Manor eut un grand chagrin. Son père et sa mère moururent peu de temps l'un